



Transmission et répétition dans la relation clinique

Jean-Claude Quentel

► To cite this version:

Jean-Claude Quentel. Transmission et répétition dans la relation clinique. *Anthropo-logiques*, 1991, 3, pp.39-57. halshs-00932900

HAL Id: halshs-00932900

<https://shs.hal.science/halshs-00932900>

Submitted on 18 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRANSMISSION

ET RÉPÉTITION

DANS LA RELATION CLINIQUE

Jean-Claude Quentel

À quelque niveau qu'on la prenne, la relation clinique nous confronte régulièrement à des phénomènes très particuliers de répétition qui concernent la dimension du lignage ou ce que certains ont pu, dès lors, appréhender sous le registre du transgénérationnel. Ces phénomènes, nous les voyons à l'œuvre à tous les niveaux, sous des formes très diverses, mais ils ne cessent pourtant de provoquer en nous une certaine fascination, sinon un véritable trouble, du fait même de leur caractère répétitif dépassant le cadre d'une simple existence. Nous avons, en effet, l'impression de toucher ici au plus profond de la fameuse catégorie du Destin, c'est-à-dire d'atteindre en fin de compte aux racines même de l'impersonnel.

Sur un tel terrain, du reste, on ne rencontre que la psychanalyse, à laquelle nous sommes totalement redevables de la problématique elle-même. C'est ce que je rappellerai rapidement en un premier temps de ce travail. D'un point de vue théorique, néanmoins, ces phénomènes gardent toujours une bonne part de leurs mystères. Comment s'effectue une telle transmission ? La théorie de la médiation autorise ici, me semble-t-il, un certain renouvellement du questionnement, en fonction de la conception de l'histoire qu'elle propose et, plus précisément, à partir de ce qu'elle désigne comme « période d'imprégnation ».

I. De la répétition à la transmission.

- 1 -

On sait que chez Freud la problématique de la répétition, à laquelle il se trouve dès le départ confronté, est abordée en tant que telle dans un article de 1914 intitulé « Remémoration, répétition et élaboration »¹. Il énonce alors clairement que la répétition s'oppose à la remémoration : ressentie par le sujet comme quelque chose de réel et d'actuel, elle renvoie à un passé qui, bien que non assumé, n'en imprègne pas moins toute sa personnalité.

Dans « Au-delà du principe de plaisir » (1920), Freud liera cette compulsion de répétition au problème de la pulsion de mort. On relèvera déjà que parmi tous les arguments qu'il fait valoir pour poser l'hypothèse d'une telle pulsion de mort, deux lui paraissent particulièrement emporter la décision, à savoir la répétition dans le transfert et ce qu'il appelle précisément la compulsion de destin, dont les phénomènes qui vont nous retenir ici représentent en quelque sorte un aspect. Freud met là en évidence « l'éternel retour du même », en même temps qu'il souligne les influences prépondérantes de la petite enfance.

Avant de quitter cette question de la répétition telle que Freud l'aborde de façon nouvelle au seuil de la deuxième topique, il n'est peut-être pas inintéressant de souligner la manière dont il nous la présente dans sa relation avec le principe de plaisir. En fonction des options historicistes dont il ne pouvait, à l'époque, totalement se déprendre, il la comprend comme plus originaire, mais du même coup comme indépendante de lui. Et s'il la dit *au-delà* de ce principe de plaisir - ce qui connoterait pour nous le registre du culturel -, il la cerne également par rapport à ce même principe comme « au-dessus » et « en dehors ».

Je joue sur les mots, sans nul doute, mais ce sont ceux de Freud et rien ne nous interdit aujourd'hui d'y entendre précisément que la répétition, dans son lien à la dimension de la mort, relève d'un autre registre, c'est-à-dire là d'un *autre plan d'analyse*, que celui qui concerne la question du plaisir et de ses avatars. Il est certain, en tout cas, que pour Freud la question se pose différemment chez l'adulte et chez l'enfant, la

¹ . *La technique psychanalytique*, Paris, P.U.F, 1970, p. 104-115.

nouveauté étant chez le premier la condition de la jouissance, alors que l'enfant ne se fatigue jamais d'une répétition inflexible, ainsi que son attitude devant le récit l'atteste. Cette observation, dont se saisit ici Freud, sera d'ailleurs reconduite par bon nombre d'auteurs, d'orientations totalement différentes.

- 2 -

Mais c'est à d'autres endroits de son œuvre que Freud évoque cet aspect très particulier de la répétition à laquelle je veux ici en venir. Elle se trouve alors associée à une autre notion, particulièrement importante, celle « d'hérédité archaïque ». Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Freud se demande sous quelles formes persiste une tradition en vigueur chez un peuple. La question de la « transmission » de traces mnésiques inconscientes du passé est donc là explicitement posée. Chez l'individu, opposé ici au collectif, ce n'est déjà pas très simple, nous dit-il. À côté des événements vécus par le sujet et des divers traumatismes précoces, Freud est en tout cas conduit à considérer des éléments que ledit sujet apporte en naissant, c'est-à-dire, finalement, de nature phylogénétique. En bref, un « héritage archaïque ».

On relèvera que cet héritage archaïque comprend pour Freud des prédispositions parmi lesquelles il place, au-delà des éléments proprement constitutionnels, l'universalité du symbolisme du langage. Celui-ci, nous dit-il, ignore la diversité des langues; il ne relève donc pas du même registre, du même plan dirions-nous, d'analyse. « Inné » (Freud utilise le terme), et donc non appris, il constitue un cas patent d'hérédité archaïque. Mais, réalité plus importante encore, il faut imputer à cette hérédité archaïque l'influence d'expériences faites par les générations antérieures, conservées sous formes de traces mnésiques.

Totem et tabou avait déjà posé le problème à propos du fameux meurtre du père de la horde primitive, dont le souvenir inconscient aurait subsisté dans les générations postérieures jusqu'à nous. A partir de quels moyens, questionne Freud, une génération parvient-elle à transmettre ainsi certains contenus psychiques à la génération suivante ? Aucune réponse n'est à ce jour satisfaisante, ajoute Freud. Il y a, quoi qu'il en soit, continuité de la vie psychique de l'homme et cette continuité est assurée pour partie par l'hérédité des dispositions psychiques.

C'est alors que Freud fait la fameuse hypothèse d'un appareil dont disposerait l'homme et qui lui permettrait de décoder, d'interpréter les mouvements affectifs de ses semblables, de les saisir inconsciemment malgré les déformations qu'on ne manque pas de leur faire subir. Et d'ajouter, pour bien faire apparaître la portée d'un tel dispositif, en même temps que le caractère troublant de tels phénomènes, qu'il n'y a pas de processus psychique qu'une génération soit capable de dissimuler à une autre ...

- 3 -

Quittant à présent le commentaire des textes de Freud, je vais prendre un exemple clinique qui nous fera apparaître très clairement — du moins, je l'espère — ce processus de « transmission » que je tenterai dorénavant de comprendre à partir de la théorie de la médiation. Mon exposé s'appuiera intentionnellement sur un seul entretien clinique réalisé avec la mère de deux enfants récemment pris en charge dans le cadre d'un SESSAD (Service d'Éducation Spécialisée et de Soins à Domicile).

Ces deux enfants, le frère et la sœur, que j'appellerai ici Cyrille et Léa, sont âgés respectivement de huit et sept ans. Aînés d'une fratrie de quatre enfants, ils présentent tous les deux des difficultés qui dépassent incontestablement le cadre scolaire, même si elles sont apparues d'abord au niveau de l'école où ils se trouvent d'ailleurs en situation d'échec massif. Je ne m'étendrai pas sur ce point, n'ayant d'ailleurs pas eu à m'occuper directement des enfants; j'ajouterai simplement qu'un travail suivi, du type de celui que propose un SESSAD, a paru constituer pour eux la meilleure indication.

Mon intervention se situe ici au niveau des parents et alors que j'avais proposé à la fois au père et à la mère une première rencontre, seule la seconde répond à mon invitation. L'entretien durera plus d'une heure et il sera, on va le voir, très fourni. Il se dessine d'abord dans le discours de la mère une différence essentielle entre le frère et la sœur : alors que le garçon, valorisé dans l'univers familial, paraît tout à fait répondre par son comportement aux attentes des parents, la fille semble à l'inverse continuellement y échapper. Au point que la mère avancera que Léa « fait les choses à l'envers », à l'image de ce qui se passe d'ailleurs chez elle quand elle s'essaie à l'écriture, tant au niveau des lettres que des mots, selon elle. Elle est très joueuse, ajoute la mère, mais elle n'a que de jeux de garçons. Elle grimpe partout ; « faut qu'elle grimpe! », précise la mère ...

Il se dessine déjà, dans l'entretien, une problématique d'hérédité dans la lignée paternelle, puisque son mari, en arrêt maladie au moment de la rencontre, fait de la tension comme son propre père, lequel a déjà failli y passer... Le « pépé » représenterait pourtant le modèle familial et Cyrille énoncerait fréquemment un « fort comme pépé ! » Ce même grand-père a encore légué à son fils, puis à tous ses petits-enfants, un problème très particulier de clavicule à laquelle il manquerait un petit os.

Mais c'est au moment où la mère vient évoquer l'énurésie nocturne persistante de son fils qu'elle associe sur un événement important de sa propre histoire dont elle me dit n'avoir jusque là jamais parlé à quiconque. Étant jeune et chargée par sa mère de s'occuper d'une de ses sœurs en bas âge, elle est tombée avec elle du haut de l'escalier de la maison familiale. Cet accident a entraîné chez la sœur une infirmité, alors même, me dit cette femme, que c'est elle qui aurait dû « tout prendre ». Sa sœur fut alors obligée de quitter la région pour être admise dans un établissement où elle put recevoir les soins nécessités par son état. Et là, elle est demeurée énurétique la nuit jusqu'à l'âge de vingt ans.

Sa responsabilité — ou ce qu'elle saisit après coup comme étant de sa responsabilité — étant directement engagée dans cette affaire, une culpabilité énorme travaille cette femme. Pour la première fois, semble-t-il, elle l'exprime et elle fait du même coup le lien avec l'énurésie de son fils, indiquant par là que c'est dans cet accroc de sa propre histoire qu'il faut en chercher l'explication dernière. Il se répète dans la relation à son enfant quelque chose qui s'est joué, selon elle, dans le rapport à sa propre sœur. À vrai dire, tous les enfants ont été énurétiques, mais Léa s'en est de son côté sortie à l'âge de cinq ans, à l'issue d'un traitement particulièrement rude administré par sa tante : « elle la débarbouillait avec sa culotte mouillée à chaque fois qu'elle avait fait », m'explique la mère.

C'est depuis cet accident, continue cette femme, qu'elle « ne supporte plus de monter quelque part »... ce que ne cesse précisément de faire Léa, on l'a vu. « Faut qu'elle grimpe », alors même que le fait de grimper est devenu intolérable à la mère. Elle hérite également, en quelque sorte par la négative, d'un problème que sa mère lui a légué. Et rappelons-le, elle fait précisément tout à l'envers. Je passe sur certains éléments rapportés par la mère qui prouvent que ses relations dans leur ensemble, non seulement à ses enfants, mais au reste de sa famille, prennent sens à partir de cet événement qui lui est

survenu étant jeune. Il me semble que nous en savons suffisamment pour travailler cette question de la transmission.

Pourtant, au moment où il semblait que l'entretien touchait à sa fin, la mère livre soudainement un autre épisode de son histoire. Elle m'explique qu'il lui est revenu, il y a peu, en discutant avec une autre de ses sœurs, que toutes deux se dépêchaient, étant jeunes, de *monter le soir l'escalier* menant à leurs chambres mutuelles parce qu'un de leur frère leur avait fait, à chacune, des propositions de nature incestueuse. Elles bloquaient alors leur porte au moyen d'une chaise afin qu'il ne puisse pénétrer dans leur chambre. Le thème de l'escalier et du grimper — comme celui de la nuit qui s'y trouve associé — est par conséquent surdéterminé, pour reprendre ici un concept freudien. Il fait d'autant plus nœud, à partir duquel s'organise la relation de la mère à ses deux enfants.

Je m'en tiens là dans la relation de cet entretien. Il est certain que dans nos diverses pratiques, nous sommes quotidiennement confrontés à des réalités cliniques de cet ordre. L'intérêt de ce cas réside, à mon avis, dans son aspect très condensé qui, faisant ressortir plus nettement sans doute, plus intensément, cette problématique de la répétition, ou plus exactement, de la transmission, peut lui conférer un caractère d'exemplarité. Marie-Cécile et Edmond Ortigues, s'attaquant également, parmi d'autres, à cette question, nous offrent dans leur ouvrage intitulé *Comment se décide une psychothérapie d'enfant ?*, des exemples qui concernent cette fois plusieurs générations et peuvent, de ce point de vue, paraître plus probants encore². Ces auteurs évoquent une « donne familiale » qui amène l'enfant à répondre, par ses symptômes ou par l'ensemble de son mode d'être, à des questions qui ont été, nous disent-ils, déposées dans son berceau.

II. L'hérédité psychologique ou le registre de l'histoire.

- 1 -

L'ordre de questions que je soulève ici est à vrai dire passionnant à plus d'un titre. Tout d'abord, je l'ai déjà indiqué, parce qu'il demeure dans tout ceci comme une forme

². *Comment se décide une psychothérapie d'enfant*, Paris, Denoël, 1986, coll. l'espace analytique . Cf. la reprise de l'histoire des jumelles Christine Sevault et Magali Crozel ou l'exemple de « l'eau dangereuse » (p. 116-121).

d'énigme. Par quel biais s'effectue une telle transmission ? Nous restons pour l'instant avec notre question. Ensuite, parce qu'on ne saurait d'aucune manière contester l'existence de cette transmission et que par elle se manifeste du même coup l'originalité du fait humain, du moins sous l'un de ses aspects. Elle nous oblige, en effet, à sortir d'une explication par la biologie dès lors que celle-ci nie farouchement l'hérédité des caractères acquis. Il se révèle bien ici une forme d'hérédité dont la biologie ne peut rendre compte. Disons que, psychologiquement, l'hérédité est par conséquent tout autre chose que ce que le discours de la biologie peut nous en dire.

Tel est d'ailleurs le premier enseignement qu'on peut tirer de l'œuvre de Freud à ce sujet, bien que d'une manière paradoxale. Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, ouvrage auquel je me suis déjà référé, Freud se heurte à ce refus par la biologie de l'hérédité des qualités acquises. Pourtant, poursuit Freud, de ce facteur on ne peut, « en toute modestie », se passer pour rendre compte de ces phénomènes de transmission. Il veut donc leur trouver un fondement quelque part dans le discours de la biologie. Somme toute, il a déjà procédé de cette façon lorsqu'il a élaboré la notion de pulsion de mort : il a tenté de prendre appui sur la biologie et de trouver à une telle pulsion un fondement dans l'organique. Il a cherché, autrement dit, du côté des caractères de la vie en général.

De même que Freud attend donc des lumières de la biologie concernant cette difficile question des pulsions de mort et de la répétition, de même il fait appel à elle pour élucider cette problématique de la transmission. Mais cette fois, elle lui oppose un refus sans ambiguïté. Il n'a alors à sa disposition, à son époque, que la fameuse loi biogénétique de Ernst Haeckel, selon laquelle l'ontogénèse reproduit, ou répète précisément, la phylogénèse. Il l'a déjà fait valoir en bien des endroits de son œuvre et notamment, implicitement, à propos desdites pulsions de mort : il a trouvé, en effet, dans l'embryologie, en tant qu'elle répète l'évolution de l'espèce, les preuves les plus éclatantes de la compulsion de répétition organique. Les manifestations de l'hérédité archaïque peuvent donc être ramenées à l'ordre de la phylogénèse et il n'est, encore une fois, que la loi de Haeckel pour lui offrir ici un appui qu'il ne trouve nulle part ailleurs.

Dès lors, la référence phylogénétique chez Freud ne nous apparaît déjà plus comme le simple héritage d'une tradition évolutionniste dans laquelle il prétend pourtant puiser. Il n'y recourt que pour s'opposer au discours biologique et souligner ici son insuffisance puisqu'il récusé formellement, à son époque comme aujourd'hui, une telle

forme d'hérédité. En d'autres termes, le matériel phylogénétique que Freud met en évidence n'est pas du registre de cette biologie-là et la récurrence qui s'y révèle doit s'expliquer dans un autre registre qu'aujourd'hui nous appellerions le culturel. Une forme de discontinuité est soulignée par là entre le discours de la psychanalyse et celui de la biologie et la spécificité de cette hérédité psychologique se trouve du même coup affirmée.

Sans doute Freud veut-il faire apparaître également, en inscrivant malgré tout dans du biologique ce qui n'en ressortit en n'aucun cas pour les tenants de la discipline, que la conception que ces derniers ont de la biologie elle-même est de toute évidence beaucoup trop restrictive. C'est en tout cas ce que n'hésite pas à affirmer aujourd'hui la théorie de la médiation, dès lors qu'elle saisit l'humain au travers d'une dialectique dont le premier moment, conditionnant l'ensemble du processus, trouve son fondement dans nos capacités naturelles. Elle oppose alors à la physiologie, traitant des seules fonctions naturelles, une biologie qui doit rendre compte du registre du culturel. En ce qui concerne les phénomènes dits de « transmission » qui nous occupent ici, nous sommes en tout cas obligés de reconsidérer totalement la fameuse répartition de l'inné et de l'acquis sur laquelle se fondent encore tant de débats contemporains.

Cette répartition se trouve déjà sérieusement révisée avec la dissociation des plans que propose la théorie de la médiation, puisque l'acquis n'apparaît que comme le produit d'un seul de ces plans, opposable dès lors aux principes rationnels eux-mêmes qui appellent une théorie de l'émergence, c'est-à-dire finalement de l'inné ou du non-acquis. Mais, pour en revenir au niveau spécifique d'analyse où nous placent ces phénomènes de transmission, si nous sommes conduits à reconnaître que l'homme ne naît pas nu, totalement démun, mais déjà avec un passé, c'est-à-dire avec un héritage des générations antérieures, pouvons-nous avancer pour autant qu'il s'agit là d'acquis ? C'est bien la question de Freud; il y aurait en quelque sorte de l'acquis dans l'inné. Mais de même, quel sera pour nous le statut de ce dont l'homme s'imprègne durant son enfance sans véritablement l'acquérir ? J'y reviendrai dans quelques instants, mais je soulignerai déjà que c'est aussi là que se pose la question de la répétition.

Il nous faut prendre sur tout ceci un peu de recul. Or, une véritable théorie de l'histoire telle que nous la propose Jean Gagnepain nous permet de sortir ici de bien des difficultés. Elle nous délivre de l'hypothèse d'une « âme collective » qui était celle de Freud au moment où, dans *Totem et tabou*, il s'attachait à la psychologie des peuples et cherchait à rendre compte de la continuité de la vie psychique de l'homme. Elle nous permet de dépasser, en fin de compte, cette bipartition de l'individuel et du collectif sur laquelle repose l'argumentation du *Moïse* et sur laquelle également s'articule la fameuse loi de Hæckel. Seule une conception dialectique de la personne autorise la rupture avec une telle dichotomie dont, au-delà de Freud, la grande majorité des recherches contemporaines s'inspire encore.

La personne, enseigne Jean Gagnepain, a pour caractéristique essentielle l'arbitrarité. Elle se fonde, autrement dit, en un moment instanciel de négativité (un « ne pas être » ou un « non être »), sur une altérité radicale qui commande tout à la fois notre propre singularité et celle de l'autre auquel nous nous adressons. Ce moment de différenciation se trouve en constante contradiction dialectique avec une autre phase de convergence, c'est-à-dire d'investissement personnel dans la convention, au niveau de laquelle on fera valoir par ailleurs plusieurs paramètres. Ce qu'il m'importe de souligner ici, c'est d'abord cette ouverture fondamentale à l'autre qui se joue avec la personne et qui fait que l'échange ne peut plus se situer entre les partenaires, mais à *l'intérieur* même de chacun d'eux. Chacun s'ouvre ici à l'autre, sans jamais cependant s'y résoudre, mais sans parvenir non plus à annuler la différence qui le fonde.

On sait que ce sont les diverses formes de psychose et de perversion qui, par la dédialectisation qu'elles donnent à voir, nous obligent à concevoir en ces termes la personne. La folie nous démonte en quelque sorte la complexité de ce registre de l'altérité, soit par réification de cette singularité, soit au contraire dans le spectacle d'une fusion où se joue le drame d'une impuissance à se soutenir d'une arbitrarité. Non réductible au sujet physiologique, ni assignable à telle relation de sujets, la personne est analyse : Jean Gagnepain la définit comme *faisceau de relations*. Elle est donc bien au-delà de l'individuel et du collectif et c'est, somme toute, ce que Freud mettait en évidence en insistant sur la notion d'identification : nous sommes en quelque sorte remplis d'autres,

mais jamais, à l'inverse du paranoïaque, nous ne nous résolvons en ces multiples identifications et nous gardons notre identité.

C'est rappeler du même coup que nous ne prenons qu'à l'autre, toujours, que tout ce que nous possédons comme ce que finalement nous sommes, nous le tenons obligatoirement d'autres qui nous ont ici précédés. Il se transmet bien là quelque chose qui ouvre à la dimension d'une capitalisation, quel que soit le registre sur lequel elle opère. Mais la personne, précisément, fait son affaire de ce qu'elle prend à l'autre; autrement dit, elle s'approprie en désappropriant. Et la distorsion, la transformation inhérente à l'acquisition proprement dite est justement ce qui ne se retrouve pas dans les faits de transmission qui nous retiennent ici, comme, d'une manière plus large, dans les phénomènes de répétition. Il faut chercher ailleurs pour les expliquer, en deçà de la personne, c'est-à-dire du côté de l'imprégnation.

- 3 -

L'imprégnation répond précisément à ce moment où la personne, en tant que processus dont j'ai rappelé sommairement les modalités, n'est pas encore advenue. Pour Jean Gagnepain, elle recouvre, comme période, la totalité de l'enfance et les recherches qui ont été menées sur ce point dans le cadre de la théorie de la médiation tendent à prouver qu'elle va jusqu'au-delà de l'âge de huit ans, très vraisemblablement jusque celui de douze ans environ. Cet âge de douze ans — notons-le au passage — est également celui sur lequel s'accordent quasiment tous les systèmes de stades et toutes les théories psychogénétiques pour clore l'enfance. Il apparaît en effet aux auteurs qu'à partir de ce moment-là, il ne s'agit plus de simple développement, mais de quelque chose d'autre où l'élément culturel prendrait le dessus.

Cependant, ce n'est pas parce que nous rejoignons sur ce point précis la psychologie génétique que nous ferons nôtres ses présupposés théoriques. Justement pas! Car l'imprégnation ne saurait se réduire à une affaire de développement. Cette période ne nous confronte pas à une logique du développement, mais à la concrétisation d'une influence socio-culturelle. Nous ne pouvons en aucun cas chercher ici à mettre en évidence une quelconque nature de l'enfant, puisque d'emblée il est dans la culture de ses parents et, d'une manière plus large, de son milieu. C'est ce que démontrent régulièrement des disciplines comme l'éthologie, l'histoire ou la sociologie. Il reste précisément

que, ne pouvant structurer son devenir, l'enfant demeure soumis à l'imprégnation des usages de son entourage.

Autrement dit, l'enfant reçoit tout de nous. Il est toujours plus ou moins, comme l'a écrit avec humour Jean Gagnepain, un « enfant gâté »³. Il cumule les expériences, mais ne capitalise pas au sens strict. On le saisit d'ailleurs parfaitement dans la juxtaposition des usages qu'il opère : il pluralise, c'est-à-dire qu'il les ajoute les uns aux autres, au fur et à mesure qu'il s'y trouve confronté, sans qu'il y ait entre eux interférence, c'est-à-dire restructuration. Il ne peut, dirons nous, les relativiser. Il subit les contradictions et s'en imprègne, même s'il tire éventuellement de cette situation des « bénéfices secondaires » en jouant, en bon opportuniste qu'il peut être, sur la non-unanimité, voire sur les désaccords qu'il découvre à partir de la variété des usages de son entourage.

En l'enfant joue la dimension d'un legs, c'est-à-dire d'une transmission sans transformation possible. Certes, disposant par ailleurs de la capacité éthique, l'enfant peut faire des choix et légitimer plus ou moins son interlocuteur. Il n'en demeure pas moins que sa marge de manœuvre est limitée et qu'il ne pourra malgré tout que s'imprégner ou refuser de s'imprégner des usages auxquels il se trouve confronté. La dimension de la répétition, telle que je l'ai abordée, trouve avant tout son fondement ici, dans l'impossible transformation à laquelle l'enfant va être livré durant cette période d'imprégnation. Il n'a aucunement les moyens de contester ce qu'on lui transmet. Il lui faudra pour ce faire attendre la période de l'adolescence où il se verra brusquement confronté à la contingence de la personne et à l'arbitraire de la loi.

On comprend que l'enfant ait toujours constitué pour le sociologue, les rares fois où il s'en est occupé, un sujet d'étude original. L'attachement de l'enfant aux habitudes qu'il s'est formées n'a pu en effet que frapper le sociologue. L'absence de créativité de l'enfant, au plan qui nous intéresse ici, a pu le faire désigner par un auteur comme Durkheim de véritable « routinier » et de réel « misonéiste »⁴. Dès lors qu'il ne peut déroger d'aucune manière à l'usage, qu'il le reproduit sans variante, il se conduit comme un authentique traditionaliste, poursuit Durkheim. Et c'est, de fait, la dimension de la tradition sous toutes ses formes qui se joue à travers lui. Dans cette période d'imprégnation se créent finalement ce que Pierre Bourdieu appellera des « habitus », dont il n'est pas possible à l'enfant de s'absenter.

³. « Y a plus d'enfants ! » *Tétralogiques*, 1987, 4, *Enfant, langage et société*, p. 8, Presses Universitaires de Rennes II.

⁴. *L'éducation morale*, Paris, P.U.F., 1974, p.113-114 (1^{er} éd. 1925).

J'ajouterai que l'imprégnation ne fait pas acception du domaine dans lequel elle œuvre. Plus exactement, elle joue à tous les niveaux : elle fonde un apprentissage, à distinguer par conséquent soigneusement d'une acquisition. Elle se donne à voir comme apprentissage de la loi et opère au niveau de la langue, du style et du code, c'est-à-dire, respectivement, du langage, de la technique et de l'éthique, en tant qu'ils se trouvent soumis à l'appropriation, autrement dit à la dialectique de la personne. Mais cette imprégnation joue bien évidemment aussi sur l'ethnique, sur le mode d'être. L'enfant, s'imprégnant de toute l'histoire de l'autre, se nourrit du même coup de la façon dont cet autre assume sa propre histoire. C'est ce dernier aspect que je me propose de creuser à présent.

Car si j'ai rendu compte, au point où j'en suis de ma démonstration, de l'impossibilité dans laquelle se trouvent par exemple Cyrille et Léa de prendre la moindre distance par rapport à ce que leur mère ici leur inculque — malgré elle, je vais y revenir —, si j'ai mis en évidence le canal par lequel ces enfants sont amenés à le reproduire, je n'ai pas totalement élucidé le mystère de cette transmission.

III. Enfant et transmission.

- 1 -

La théorie de la médiation se sépare de la psychologie génétique sur un point tout à fait essentiel, qui la situe dans une problématique analogue à celle ouverte par la psychanalyse : l'enfant n'est pas que développement, il est dans l'histoire. Cependant, elle pose très clairement, en raison même de cette phase d'imprégnation sur laquelle je viens de m'étendre, que l'enfant n'est que dans l'histoire de l'autre. Il n'a pas donc d'autre histoire que celle de l'autre; il participe totalement de son histoire. L'imprégnation, c'est l'inscription dans l'histoire de l'autre.

On saisit mieux ici à quel point l'enfant hérite de son entourage, sans aucune possibilité, ni de contestation, ni de réelle modification. Non seulement il ne peut s'imprégner que de ce qu'on lui propose, mais plus encore, il épouse d'emblée l'histoire de celui qui lui confère finalement la personne par procuration. Il participe, autrement dit, d'un « drame » — pour reprendre l'expression de Georges Politzer — commencé bien

avant sa naissance. Contraint de s'installer à la place qui lui est désignée (on pourrait véritablement avancer qu'il est ici « volontaire d'office », en jouant sur les plans de la personne et de la norme), il se trouve en même temps en charge de tout un patrimoine. Il endosse par conséquent d'anciens habits ou, comme l'énonce Lacan, il reprend un vieux dossier. Et cela comporte toujours un actif et un passif; c'est bien là le problème ...

Telle est cette « donne familiale » dont nous parlent les Ortigues et l'on ne sera pas surpris, dès lors, de fréquemment rencontrer au niveau clinique des énoncés, des actes et des désirs d'enfants (voire d'adolescents) qui se trouvent en écho parfait par rapport à ceux des parents. Ainsi, lorsque le père de Charlotte, très dévalorisant au demeurant pour sa fille, avançait lors de notre première rencontre : « elle lit, mais elle ne comprend pas le sens de ses lectures » ou encore « elle ne saisit pas l'énoncé du problème », Charlotte elle-même reprend, dès notre premier entretien : « je sais lire, mais je ne comprends pas le sens de mes lectures » et « en maths, je ne saisis pas l'énoncé du problème » ! Elle se moule littéralement à tous niveaux dans le rôle que le père prétend lui faire tenir : elle n'est précisément que par là, même si cela nous paraît confiner à une sorte de masochisme.

Dans un établissement pour enfants et adolescents dits « débiles » où l'on trouve toujours un ensemble très hétérogène du point de vue clinique, le seul point commun de la population résidant finalement dans une exclusion de l'école (d'emblée ou au bout d'un certain temps), la première demande des parents concerne bien évidemment à tout coup la lecture et l'écriture. De fait, on n'est pas citoyen dans nos sociétés si l'on ne sait pas lire et écrire. L'enfant qui a déjà souffert dans sa scolarisation antérieure et qui arrive à l'établissement avec tout un passif d'échecs scolaire qui fait qu'il n'existe chez lui, à ce niveau, aucune espèce de motivation, ne pourra pourtant ici que suivre le discours parental sur la nécessité de savoir lire et écrire. Telle ne sera précisément pas la réaction de l'adolescent qui pourra rompre avec un tel « idéal », pour y parvenir éventuellement un peu plus tard lorsqu'il aura véritablement repris à son compte cette question.

C'est par conséquent l'autre, dont il participe de l'histoire, qui toujours confère à l'enfant un sens à ce qu'il vit. Dès lors qu'il ne structure pas par lui-même son devenir, son existence n'a de sens qu'à travers les repères qui lui sont renvoyés par l'adulte. Celui-ci, assumant son histoire à sa manière, ordonne en effet le monde dans le temps, dans l'espace et dans le milieu. Il offre, ce faisant, à l'enfant des jalons auxquels celui-ci se raccrochera; ils constituent, par conséquent, les seuls éléments organisateurs de son

monde. C'est ici, à mon avis, qu'on peut parler de *repères identificatoires* : ils sont le produit de l'imprégnation des délimitations, des différentes cordonnées, introduites par l'adulte dont l'enfant partage l'histoire.

Ainsi, en même temps que l'enfant apprend de l'autre la langue, le style et le code, il fait l'apprentissage de l'histoire. Mais on peut même affirmer qu'il apprend, non seulement l'histoire de sa famille, mais du coup sa propre histoire, c'est-à-dire qu'il reçoit de l'autre les repères par lesquels celui-ci appréhende également l'enfant dont il a la responsabilité. Les philosophes qui se sont intéressés à l'enfance ont bien compris que nous ne tenons que des autres les premiers repérages de ce que nous sommes : « comme l'enfant apprend à parler, écrivait Alain, ainsi il apprend à se souvenir. Les souvenirs de l'enfant lui ont été racontés; ils ont été discutés et contrôlés dans la famille »⁵. Et Gaston Bachelard, évoquant les rêveries vers l'enfance, rappelle que c'est seulement par le récit des autres que nous avons connu notre unité⁶. Et il ajoute : « L'histoire de notre enfance n'est pas psychiquement datée. Les dates, on les remet après coup ; elles viennent d'autrui, d'ailleurs, d'un autre temps que le temps vécu. Les dates viennent du temps où précisément l'on *raconte* »⁷.

Autrui, d'abord, nous raconte en conséquence ce que nous sommes et ce que nous avons été. Par la suite, et pour autant que nous avons déjà constitué des repères identificatoires à partir de ce récit fait par l'autre, nous pouvons nous les raconter à nous-mêmes, à notre tour, en les intégrant, c'est-à-dire en les transformant, en les révisant, à partir de notre histoire à présent assumée. J'ajouterai que si, durant l'enfance, il est impossible de faire un quelconque récit, au sens précis que la théorie de la médiation donne à ce terme, il demeure permis, en revanche, de réaliser de la fable (articulable, en son principe, à la dialectique de la norme). Et l'on sait que l'enfant ne se prive pas de fabuler ...

La contre-épreuve de cette nécessaire inscription dans l'histoire de l'autre nous est en quelque sorte fournie par l'enfant trisomique psychotisant. Ce cas me paraît tout à fait exemplaire, dans la mesure où il coupe court, d'entrée de jeu, à toute spéculation sur l'origine même de la pathologie. En même temps, il révèle parfaitement que la mise en évidence d'un problème génétique, confirmé par un cariotype, ne résout aucunement la

⁵. *Études*, Paris, Gallimard, 1968, NRF idées, p. 59. « La chronologie est toujours élaborée, discutée, contrôlée en commun ; j'apprends ma propre histoire », énonce encore Alain (p. 37).

⁶. *La poétique de la rêverie*, Paris, P.U.F., 1960, 9^e éd., p. 84.

⁷. *id.* p. 90.

question, bien au contraire. Car rien, au niveau des chromosomes 21 incriminés, ne prédestine l'enfant trisomique à psychotiser. La psychose va s'introduire, comme disait Lacan, dans la dimension éducative, c'est-à-dire dans la relation des parents à cet enfant. Nous sommes en fait renvoyés à la difficulté, voire à l'impossibilité, qu'éprouvent les parents à porter culturellement un tel enfant, à lui conférer un sens, c'est-à-dire finalement à l'inscrire dans leur histoire⁸.

- 2 -

En fait, cette inscription de l'enfant dans l'histoire de l'autre ne peut se faire que dans la mesure où l'enfant lui-même (mais il me faudrait plus précisément dire ici le « petit ») n'entre pas, comme c'est le cas de cet enfant trisomique, en brutale contradiction avec l'enfant que l'adulte porte en lui. L'adulte qui va soutenir cet enfant lui advenant doit pouvoir s'y reconnaître, et même très exactement s'y retrouver. En d'autres termes, il faut bien comprendre ici que l'enfant ne saurait être une réalité tangible. Il existe, certes, en tant que petit, mais l'adulte ne l'appréhende jamais qu'à travers l'enfant qu'il porte en lui et dont la psychanalyse, la première, nous a révélé la vitalité inconsciente. La réalité de l'enfant est en fait là, dans ce rapport que l'adulte entretient avec une part de lui-même, laquelle échappe foncièrement à l'historien qu'il est, mais n'en conditionne pas moins continûment son existence sociale.

Jean Gagnepain définit dès lors l'enfant comme une *dimension de la personne*. Une dimension, c'est-à-dire un toujours-déjà-là, profondément dynamique. On rejoint cet « enfant merveilleux » évoqué notamment par Serge Leclair et dont il nous dit précisément qu'il s'articule au fil des générations. En effet, on ne l'appréhende jamais véritablement, puisqu'il semble renvoyer par exemple tantôt à l'enfant qu'on a été, tantôt à celui que nous avons ou à celui que nous pourrions avoir, sans jamais se ramener à l'une ou l'autre des figures dans lesquelles on croit momentanément pouvoir le situer. Il est l'enfant qu'ont été nos parents, et ainsi de suite... Dimension de la personne, il est bien toujours-déjà-là, c'est-à-dire qu'il traverse les générations.

⁸. À l'inverse, le travail qu'on peut réaliser — par exemple dans le cadre d'un SESSAD comme je l'ai évoqué — avec les parents qui en sont désireux permettra d'éviter une telle psychotisation, dans la mesure où il les réinstalle finalement dans une responsabilité qui leur paraît initialement fort difficile, voire impossible à assumer.

À cet égard, on trouve en Afrique noire, dans bon nombre d'ethnies, une conception de l'enfant bien plus pertinente que dans n'importe quelle théorie psychogénétique européenne ou américaine. Et d'une certaine manière, indépendamment de toute donnée socio-économique, une psychologie de l'enfant n'aurait jamais pu voir le jour chez eux. En effet, la conception du temps qu'ils ont est cyclique et non linéaire : il y a précisément répétitivité du fait de la constante récapitulation de l'ancien dans le nouveau, l'enfant jouant ici un rôle tout à fait fondamental⁹. Et Jacqueline Rabain a pu montrer que dans une société du lignage comme celle des Wolofs au Sénégal, chaque génération revit à travers l'enfant l'éternel retour de ses morts. Issu du monde de ses ancêtres, il en est le reflet et il a du même coup dès sa naissance tout un passé derrière lui¹⁰.

En définissant l'enfant comme une dimension de la personne, il semble en tout cas que nous touchions enfin du doigt ce registre auquel nous confrontaient l'hérédité archaïque de Freud et les phénomènes de transmission qu'il y décelait. Avec cette dimension, c'est en effet le transgénérationnel qui s'offre à nous¹¹. Aussi pouvons-nous légitimement penser tenir ici l'agent de la transmission et, d'une certaine façon, la répétition elle-même en acte. Cette fameuse communication entre inconscients à laquelle Freud en appelait ne semble dès lors plus déceler de mystère, ni même ce curieux appareil permettant de lire au plus profond de ses semblables qu'il postulait chez l'homme. Ultérieurement, Lacan énoncera ici sa fameuse formule « L'inconscient est le discours de l'autre », et il nous précise dès les tout débuts de son enseignement comment il faut l'entendre : « c'est le discours du circuit dans lequel je suis intégré. J'en suis un des chaînons »¹².

Il se dessine donc clairement ici, dans le discours psychanalytique, une forme d'équivalence entre la dimension de l'inconscient et celle de l'enfant, telle que je viens d'en parler. Ce n'est pas pour nous surprendre, puisque Freud a toujours énoncé que

⁹. Cf. Erny P. *L'enfant et son milieu en Afrique noire. Essais sur l'éducation traditionnelle*, Paris, Payot, 1972.

¹⁰. Rabain J. *L'enfant du lignage. Du sevrage à la classe d'âge chez les Wolof du Sénégal*, Paris, Payot, 1979.

¹¹. « C'est précisément par une *intelligibilité transgénérationnelle* du symptôme que la psychanalyse contribue, d'une certaine façon, aujourd'hui à la clinique psychopathologique des troubles et affections psychiques », rappelle Pierre Fédida dans sa présentation de l'ouvrage *Actualités transgénérationnelles en psychopathologie* (sous la direction de Pierre Fédida et Jean Guyotat, éd. GREUPP, 1986, Écho-Centurion, p.7).

¹². *Le Séminaire*, livre II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 112.

l'inconscient, c'est l'infantile et que, inversement, l'infantile est la source de l'inconscient. Pour la théorie de la médiation, qui propose une conception dialectique de la personne, l'enfant en constitue le premier moment. Il se situe, autrement dit, à son fondement. Par conséquent, il est la condition de l'homme, en tant que celui-ci est histoire, et non sa cause, comme le postule la psychologie génétique qui s'efforce d'observer en lui, dans la mesure où il serait notre antécédent, comment l'homme advient. L'enfant demeure en nous comme la source toujours actuelle de ce que nous sommes socialement¹³. Nous devons précisément l'acculturer pour participer au social et y contribuer.

Cependant, cette dialectique ne cesse jamais. Ce qui revient à dire que l'enfant demeure en nous et que nous n'avons jamais fini de lui régler son compte, comme l'a bien compris Serge Leclair pour lequel le meurtre est sans cesse à perpétrer¹⁴. Il doit continuer de vivre en nous pour que nous ne cessions de nous inscrire dans l'histoire. L'homme meurt si son enfance le quitte, rappelle ainsi Bachelard en s'appuyant ici sur les poètes¹⁵. Inversement, si l'enfant toujours en nous demeure, nous ne sommes jamais définitivement adulte. Dès lors, on peut avancer que l'adulte est aussi peu une réalité que l'enfant. Mais il ne saurait non plus y avoir de régression : celle-ci ne peut être qu'une illusion puisque l'enfant n'est que la première phase du processus actuel qui nous constitue et que, de ce point de vue, rien n'est jamais acquis une fois pour toutes.

- 3 -

L'histoire que fonde la dialectique de la personne est capitalisation, c'est-à-dire constante récapitulation. Elle est, à cet égard, reconstruction, reprise continuelle de ce que nous avons déjà pu amasser sous une forme ou une autre, à partir d'un simple apprentissage ou d'une réelle acquisition antérieure. C'est à une conception de l'histoire du même ordre que Lacan nous renvoie en insistant sur la notion freudienne d'après-coup : continuellement le sujet, nous dit-il, élabore, en remaniant le sens, les expériences qu'il a pu faire antérieurement à partir de celles auxquelles il se trouve nouvellement confronté. Ce phénomène d'après-coup (dont il reste d'ailleurs à se demander ce qui, pour la psychanalyse, en fonde le point d'origine) opère sur une partie du vécu qui n'a pu, au moment où elle a eu lieu, s'intégrer à un contexte significatif, se

¹³. Cf. Gagnepain J. « Y a plus d'enfants ! », *op.cit.*, p. 9.

¹⁴. *On tue un enfant. Un essai sur le narcissisme primaire et la pulsion de mort*, Paris, Seuil, 1975.

¹⁵. *La poétique de la rêverie*, *op. cit.*, p.117 notamment.

révélant par là-même traumatisante (même si elle ne l'est, à proprement parler, que par un effet de rétroaction).

De certaines expériences, on fait donc l'apprentissage sans qu'elles soient pour autant significatives, c'est-à-dire ici reprises dans une dialectique historique. C'est ce que la clinique régulièrement nous prouve. En d'autres termes, ces expériences se conservent en dehors de l'histoire. Ayant donné lieu à apprentissage, et non à acquisition, elle demeurent comme telles en nous et ne répondent qu'aux lois qui régissent l'apprentissage, c'est-à-dire à une forme d'adaptation vitale. Et je pourrais dire que, sous cet aspect, elles insistent, c'est-à-dire qu'elles sont constamment reconduites quand la nécessité s'en ressent. Elles se donnent à voir finalement comme répétition. Par conséquent, à ce niveau de l'être, l'homme est à la fois historien et, si je puis m'exprimer ainsi, simple apprenti. Il ne cesse de s'imprégner pendant qu'il est histoire : telle est l'essence même de la dialectique. Mais tout en lui ne se trouve pas soumis à cette dialectique historique. La fameuse répétition est justement là, en son principe, comme simple phénomène d'apprentissage résistant à toute appropriation.

L'enfant, qui ne sait donc que s'imprégner de l'autre, s'imprègne précisément de tout en cet autre, de ce qui chez lui se trouve historiquement assumé, comme de ce qui ne l'est pas, mais dont il est pourtant marqué. Et pour autant que cette partie non-acculturée de l'homme, qui n'a donné lieu qu'à imprégnation, correspond à l'enfant toujours présent en lui comme condition de son histoire, notre enfant - celui qui ne participe aucunement de cette dialectique, sinon par procuration - s'imprègne ici de l'enfant en l'adulte. Il trouve en ce dernier, à la fois les repères qui sont le fruit d'une histoire assumée et ceux qui ne sont que le produit d'un apprentissage sur lequel son modèle, son moi-idéal, n'a alors aucune prise. C'est dans cette imprégnation par l'enfant de l'enfant en l'adulte, c'est-à-dire dans cette imprégnation d'une imprégnation finalement qu'il faut, à mon avis, situer les phénomènes de transmission.

Dès lors, me semble-t-il, ceci rend compte de cette troublante, mais somme toute banale, histoire d'énurésie et d'escalier à laquelle nous confrontent Cyrille et Léa dans leur relation à la mère. Indéniablement, quelque chose se transmet là d'une génération à une autre et apparaît même comme tout à fait déterminant au niveau de la condition de chaque enfant. Ils sont comme prédestinés à se positionner par rapport à ce qu'a vécu la mère elle-même et qu'elle n'aurait, jusque là, pas véritablement intégré dans sa propre histoire. La transmission s'offre ici comme une véritable contrainte à laquelle on ne paraît

pouvoir échapper ; elle a l'allure d'un mystérieux incoercible. La mère, faisant de ces phénomènes des événements, pourra modifier son type de relation aux enfants. Mais il faudra que ceux-ci les intègrent à leur tour à leur propre histoire, c'est-à-dire qu'ils les assument véritablement un jour. Sinon, on risque fort de faire au lit et de grimper longtemps dans la lignée ! ¹⁶

On saisit donc parfaitement que cette transmission, par laquelle on voit en quelque sorte, comme le disait Freud, les inconscients communiquer, nous confronte à l'enfant que l'homme porte en lui, en tant que dimension de sa personne. Ici, l'inconscient, pour parler encore en termes freudiens, correspond bien à l'infantile et il est aussi en même temps, comme l'énonçait Lacan, le discours de l'Autre, mais dès lors d'un Autre en l'Autre et ainsi de suite, ouvrant sur une réalité transgénérationnelle ou sur un toujours-déjà-là. En d'autres termes, l'enfant s'imprègne ici du *sujet* que ne cesse d'être l'adulte ; il s'imprègne d'une loi, mais d'une loi dans laquelle celui-ci se trouve pris, sans en être le co-auteur ou le responsable. La transmission prend alors les traits d'un destin qui nous échappe, c'est-à-dire d'une sorte de fatalité. Mais dans la mesure où de tout ceci nous sommes malgré tout les agents, on frise le démoniaque, comme le soulignait Freud...

La répétition, telle que l'évoque en tout cas la théorie psychanalytique, est en définitive un phénomène complexe. Cependant, si l'on prend soin de la distinguer de ce qui se joue au niveau éthique, à partir du moment où le désir (ou, plus exactement, la norme) s'origine d'un interdit condamnant l'homme à rechercher continuellement une satisfaction qu'il n'atteint jamais tout à fait¹⁷, la répétition peut se définir d'une manière générale comme le non-assumé de la personne. Elle est ce qui ne fait pas événement, mais qui, néanmoins, a été retenu sous forme d'apprentissage avec ce que cela suppose d'automatisme. Témoignant, nous dit Freud, du type de résistance propre à l'inconscient, elle s'oppose à la remémoration, dans laquelle nous retrouvons, quant à nous, l'effet du récit, c'est-à-dire de l'histoire en tant qu'elle s'atteste dans le langage.

Qu'elle se révèle dans le transfert ou ailleurs, la répétition renvoie toujours à la dimension de l'enfant en nous, c'est-à-dire à ce qui ne cesse de conditionner ce que nous

¹⁶. J'ajouterai que, peu après cet entretien, le garçon a commencé à développer, avec l'éducatrice qui le suit, tout un questionnement sur la naissance, la mort, Dieu et l'église..., bref sur l'originaire .

¹⁷. C'est, me semble-t-il, à ce niveau que Lacan situe pour l'essentiel la répétition dans son séminaire sur *les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (*Le Séminaire*, livre XI, Paris, Seuil, 1973).

sommes socialement. Cette dimension est le lieu même de la répétition¹⁸. Dès lors, la transmission ne connaît pas d'autre canal. Elle peut se comprendre comme cet aspect particulier de la répétition qui, par le biais de l'enfant qui demeure en nous, se perpétue d'une génération à l'autre. Sa modification suppose qu'elle se trouve un jour assumée : « Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder », énonçait ici Freud en reprenant le mot du poète¹⁹. Et somme toute, puisque la répétition, d'une manière générale, renvoie au premier moment de la dialectique qui nous fonde comme être social, on peut avancer qu'elle n'est que le prix à payer pour produire de l'histoire. J'allais dire que nous y sommes en fin de compte tout bénéfice...

¹⁸. D'où la nécessité de fournir à l'enfant des repères identificatoires. Dans le cas où cet enfant n'est pas véritablement inscrit dans l'histoire de l'autre, il s'en tiendra à une stricte répétition. En effet, ne disposant pas des éléments organisateurs que seul ici l'adulte pourrait lui conférer, le monde dans lequel il vit n'a plus aucun sens (ce qui ne l'empêche pas de s'imprégner et donc d'opérer des apprentissages). C'est ce qui paraît se produire chez l'enfant trisomique psychotisant, mais certaines formes de psychose infantile sont également à comprendre ainsi.

¹⁹. *Totem et tabou* (1912), Paris, Payot, 1947, p.181. Ici encore se trouverait pleinement justifié le fameux « Wo es war, soll ich werden » (à ceci près que, puisque les moments du processus dialectique ne sont que logiques et aucunement chronologiques, le présent conviendrait mieux pour donner un « Wo es ist, soll ich werden »).